

John SAUL, *La civilisation inconsciente*, éd. Payot, 1997, 217 pages

La démocratie n'est plus de ce monde, lance John Saul, au moyen de ce dernier essai, dont la version française est parue cet automne. Dans notre corporatisme primaire, les penseurs se sont tus et ont laissé le champ libre à des gestionnaires à la solde d'une idéologie toute puissante: le marché.

L'histoire se répète, selon lui. Les groupes d'intérêts et divers lobbys ont toujours existé et sont là pour rester. Ce qui inquiète davantage l'ex-écono-

miste devenu penseur, romancier et essayiste, c'est le fait qu'ils soient aujourd'hui maîtres de tous les ordres du jour. La loyauté se traduit désormais par celle de l'individu envers son groupe, son entreprise, sa patrie.

Au banc des accusés-es se retrouvent les économistes, que John Saul voudrait voir condamnés-es pour faute professionnelle en raison de toutes ces erreurs de diagnostics. L'auteur ne mâche pas non plus ses mots en parlant des écoles de gestion, berceaux des élites corporatistes. Il condamne aussi la sur-spécialisation et le manque d'ouverture des universitaires qui ne font plus leur travail de critique.

À la base de cet essai: le «*connait toi toi-même*» de Socrate. John Saul veut provoquer dans le public une remise en question de cette idéologie de l'inévitable. Les lois du marché n'ont jamais contribué à rendre une société plus libre, écrit-il. Il faut avant tout remuer le conformisme ambiant afin de redonner au-à la citoyen-ne une voix au chapitre et une reprise de possession du débat public.

Pour étayer sa thèse, John Saul ponctue son essai d'exemples historiques et de multiples cita-

tions provenant de sources hétéroclites: Cicéron, Romain Gary, Tony Blair... Il nous offre une relecture des théories d'Adam Smith. Il se penche sur les écrits de Platon et dresse des parallèles entre notre époque et celle du Moyen-Âge. Il ramène souvent sur le tapis les dictateurs du dernier siècle: Mussolini, Hitler, des figures qui représentent selon lui le summum du corporatisme. Les propos sont virulents, et la langue, vivante.

[Mélanie COUTURE]

John SAUL, *Le compagnon du doute*, Paris, éd. Payot, 1996, 330 pages

John Saul s'attaque cette fois aux dictionnaires contemporains qui enferment le sens des mots dans une définition hermétique et qui décident même de l'existence des mots. Il s'agit là d'une autre atteinte à la démocratie: les concepts étant fermés, les citoyens-nes ne peuvent

prendre part au débat public.

C'est ironiquement sous la forme d'un dictionnaire, ce compagnon du doute, qu'il nous invite à jeter un regard nouveau sur les mots. À la suite d'Érasme au 16^e siècle, Diderot et Voltaire au 18^e et Flaubert au 19^e, Saul a conçu son dictionnaire comme un outil de contestation et de remise en cause du système. Le doute, défini par le Larousse comme l'état d'esprit d'une personne qui hésite à prendre parti entre plusieurs opinions, devient, avec Saul, la seule activité humaine capable de contrôler l'exercice du pouvoir de façon positive. Le doute est un signe d'intelligence parce qu'il oblige à la réflexion. L'erreur est un autre signe d'intelligence parce qu'il est le résultat d'une aptitude à agir d'une manière non programmée, c'est-à-dire illogique, autrement dit consciente, par le biais de la réflexion et de la communication de pensées originales. Nous sommes loin du Larousse qui considère l'erreur comme un jugement contraire à la vérité!

[Céline MÉTIVIER] 

